

tence de Boucher et l'impuissance où je me trouve de comprendre en plénitude ce qu'il décrit, l'envoûtement fonctionne et je suis emporté.

La culture du romancier dépasse d'ailleurs la maîtrise d'un vocabulaire et d'un métier. Elle lui permet d'ébranler certains mythes tenaces. Visiblement, tous les voyages transatlantiques des temps passés ne furent pas également morbides, meurtriers, héroïques. La mer tenait son rôle, mais les hommes aussi. La *Magdalena* obéissait à un capitaine juste et ses traversées tranchaient sur celles des brutes. Cartier, loyal à François 1<sup>er</sup>, traitait avec les Basques et échangeait avec eux savoirs et renseignements. Place aux nuances et gloire au professionnel!

Laurent Laplante

#### Aimée Verret

##### ÉCHARPE

Triptyque, Montréal, 2014, 63 p.; 17 \$

En 1927 à Nice, meurt tragiquement la célèbre danseuse américaine Isadora Duncan, étranglée par son long foulard de soie, pris dans la roue d'une voiture. « [...] s'il faut mourir, autant le faire avec style et passer à l'histoire », écrit ironiquement Aimée Verret dans *Écharpe*, son deuxième recueil de poésie. La mort de cette icône, qui révolutionna le domaine de la danse en remplaçant le corps, sa beauté, sa liberté au centre de cet art, ouvre paradoxalement un livre tout en retenue, mettant en scène un corps englué dans le

quotidien : « [...] à notre place couchés bien droit, alors que le couvercle de verre se referme ».

L'extraordinaire côtoie donc ici un ordinaire lénifiant, mais qui comporte aussi son lot de pertes. De même que sa part de silence. « Des voix ? Aucune », dit la poète qui, à la manière d'une Isadora étranglée, est sans parole devant les multiples deuils qui ponctuent sa vie. Ainsi, l'auteure se regarde-t-elle à travers le drame de l'autre comme dans un miroir bosselé. Si ce n'est des contours, mêmes souffrances, même tragédie de l'existence. Elle fera dire à Isadora : « Je me suis cousu une robe qui me libère les jambes et m'enserme la gorge, montre mon corps et étouffe mes mots, pour m'assurer que ce ne sera pas de moi qu'on aura entendu la rumeur, celle qui veut que la vie soit la même pour tous ».

Émergera à la toute fin du recueil la véritable parole, celle qui attendait d'être dite : « J'ai mis des années à revenir ici, des années juste pour le dire, que tu es morte devant moi ». Si tout s'articule avec beaucoup de cohérence, cette évocation d'une réalité suffocante, plus présente dans la troisième partie du livre – qui en compte quatre –, amène certaines répétitions qui affaiblissent la densité du propos. « [...] tu me parles, je te fais répéter, je n'entends toujours pas, je garde le silence » ; « Raconte-moi et parle, parle pendant que je t'écoute, pendant que je me tais », lit-on par exemple.

Aimée Verret a pris le pari de dire ce qui étrangle et qui voile : l'écharpe. Voilà

une entreprise risquée, soit, mais qui parle néanmoins à l'humanité du lecteur.

Judy Quinn

#### Bernard Boucher

##### ANTHIME ET AUTRES RÉCITS

L'instant même, Québec, 2014,

152 p.; 21,95 \$

Natif de Manche-d'Épée, Bernard Boucher est l'auteur de plusieurs romans pour la jeunesse, qu'il écrit désormais depuis la Bretagne où il a trouvé refuge voilà quelques années. Son nouveau livre, *Anthime et autres récits*, illustre une fois de plus ce vieil adage de la sagesse populaire qui veut que l'on puisse sortir un homme de la Gaspésie, mais que jamais la Gaspésie ne sort de l'homme. De la même façon que le coquillage fait résonner la rumeur de la mer, le recueil de Boucher fait retentir l'écho lointain de toute une région, et ses quelque vingt récits expriment son attachement indéfectible pour ce « pays de mer, de champs, de forêts, de vents, de travail et de parole ».

Pays de soutanes également pourrait-on croire, tant la religion catholique, avec laquelle Boucher semble régler quelques comptes, impose sa tentaculaire présence dans ces petites histoires inspirées par la veine du conte traditionnel. Ce ne sont heureusement là que les plus pâles figures retenues par la mémoire ; l'intérêt du recueil vient plutôt de ce qu'il entremêle le souvenir de personnes réelles qui ont contribué au développement ou à la reconnaissance locale (Esdras Minville, Francis Pelletier, Roland English) et l'invention de personnages fictifs qui permettent d'instiller des thématiques très actuelles (l'intimidation dans « Babine fleurie »).

Bien que le cœur de Boucher s'accroche contre vents et marées aux côtes de son pays natal, son écriture ne conserve qu'un mince héritage de ce qui fonde cette typique « Gaspoésie ». Où se trouve donc cette langue colorée, cette « parole » si singulière que l'on évoque en quatrième de couverture ? Wellé le pêcheur s'exprime comme Maurice Grevisse et le statut des références en exergue montre l'influence d'une tradition littéraire exogène qui va

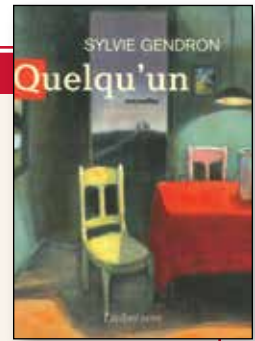
## Entre l'inconscient et le surmoi

Le premier recueil de nouvelles de Sylvie Gendron est un livre d'une grande originalité : il aborde des problèmes métaphysiques comme un traité de philosophie et se lit comme un roman policier. Le titre, parfaitement bien choisi, est une invitation à jouer au détective. Qui est *Quelqu'un* ? Il faudra attendre la quatorzième nouvelle, « Braconnage », pour découvrir l'un de ses avatars.

*Quelqu'un* apparaît dans les « fantasmes les plus fous » de Mathieu – un jeune homme dont le père s'est suicidé en prison – comme un « [ê]tre supérieur aux yeux injectés de sang ». C'est une figure diabolique, maléfique. Elle n'est peut-être pas étrangère aux suicides dont il est question dans d'autres nouvelles du recueil. Dans « Dernière séance », Isabelle, une psychanalyste, raconte à son mari qu'elle a été martyrisée dans son enfance par son beau-père avant que celui-ci finisse par se tuer, car elle rejette « la thèse de l'accident ». Dans « Je ne la vois plus », une autre psychanalyste, Gabriela, réussit à faire admettre à son client que son père, désespéré depuis le décès de sa femme, n'a pas glissé du toit de sa maison, mais s'est suicidé. Le héros de « Super 8 » confie à son ami Ted qu'il est obsédé par le chiffre 8 depuis que son père s'est noyé quand il avait huit ans. Pour des raisons différentes, tous les deux sont *hantés*. L'héroïne de « Lettre à mon frère Vincent » croit que Van Gogh est son frère et qu'elle est soignée par « le bon docteur Gachet ». Elle cite Camille Claudel : « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente » et ajoute : « [...] quelque chose ou quelqu'un que je ne verrai jamais ». Dans « Un autre hiver », il est difficile de savoir qui est le plus fou, du héros de l'histoire ou de son épouse, qui se trouve dans un hôpital psychiatrique. Le style, qui imite le délire verbal associé à la maladie mentale, fait de ce texte un véritable morceau de bravoure.

Sylvie Gendron, en fait, est intéressée avant tout par « la question de l'invisible », comme son héroïne Laura dans la nouvelle « Le champ d'étoiles », qui se livre à des séances de méditation et se prépare à faire le pèlerinage de Compostelle. Mais la pratique de la méditation n'est pas sans danger, comme on peut le constater dans la nouvelle intitulée « Effraction ». Chloé, qui enseigne la méditation, trouve, en rentrant d'une fin de semaine de méditation, son appartement dévasté. L'auteure laisse habilement au lecteur le soin d'imaginer « le noyau noir de l'histoire ». Dans la dernière nouvelle, « Une rose sans pourquoi », Irène, professeure retraitée et historienne des religions, constate que « ses choses ont bougé en son absence », mais ce qui l'effraie le plus, c'est « le silence éternel des espaces infinis ». Heureusement, « pour la première fois de sa vie, elle avait eu ce matin une certitude. Il y avait Quelqu'un ». En somme, pour quiconque aime se promener entre l'inconscient et le surmoi, *Quelqu'un* sera assurément un excellent compagnon de voyage.

Françoise Belu



**Sylvie Gendron**

**QUELQU'UN**

L'instant même, Québec, 2014, 135 p.; 17,95 \$

de Sénèque à Denis Diderot en passant par Francis Ponge.

Déshéritée mais heureuse, cette langue châtiée ne gâche pourtant pas le plaisir, sinon lorsqu'elle se met au service de récits plus sages, trop édulcorés. En revanche, les moments les plus forts viennent de ces histoires un brin irrévérencieuses, un rien délinquantes sur la prohibition (« La croix du Do ») ou la fréquentation de cet obscur « chemin des larmes ». Le coup de grâce est superbement livré par l'émouvant « testament celtique », qui éclipe l'entrée en matière hésitante de l'Anthime du titre.

David Laporte

**Julie Héту**

**MOT**

Triptyque, Montréal, 2014, 204 p.; 22 \$

*Mot*, comme dans mort, ainsi que Julie Héту le définit en exergue de son livre : « Mot est le dieu de la mort, ou littéralement 'la mort', dans la Syrie antique ». Mort comme dans Beyrouth en guerre, comme dans meurtre et exécution, comme dans corrida espagnole et rituel sanglant. Beaucoup de morts.

Roman poétique, la dernière œuvre de l'artiste multidisciplinaire ébouriffe le lecteur, l'étourdit parfois, mais réussit aussi à le charmer.

Fuyant le Liban des années 1960 pour aller vivre sous les cieux plus cléments de l'Espagne, Anat et sa fille Cybèle (aussi nommée Nayla) s'installent à Majorque, une des îles des Baléares. « Tu vas m'expliquer, papa, quand tu viendras nous rejoindre, pourquoi nous sommes partis ? » Ainsi commence le long exil d'une mère et de sa fille à l'incessante recherche de leur destin, tout de violences, de souffrances et de tragédies.

Devenue peintre, l'adulte Cybèle s'enthousiasme pour l'art de la corrida, les matadors et « les magnifiques dessins tauromachiques de Picasso [...] surtout



de l'image qu'il se fait de la femme torera ». Elle transmet ses deux passions à ses enfants, à sa fille Elmihra surtout et à son fils prénommé Mot, justement. « Déjà, toute petite, fascinée par les corridas, Elmihra peignait la mort des taureaux avec une grande minutie. »

Encore et toujours la mort.

Lorsque Cybèle disparaît dans un Liban incertain à la recherche de ses racines, Elmihra est une jeune torera professionnelle, connue pour « ses novilladas à mi-chemin entre la danse et le combat ». À quinze ans, elle « a déjà tué plus de 150 taureaux ».

Le long passage traitant de la tauromachie demeure un moment fort du roman, riche en renseignements et démontrant sinon l'amour du moins la fascination de l'écrivaine pour cette tradition pluricentenaire. « Dans l'arène, il n'y a plus de présent, plus de futur, plus de passé, tout ça ne fait qu'un. Ce n'est pas tant une envie de tuer que celle d'être ensemble, en harmonie avec le taureau. » Sur la quatrième de couverture, une photographie de l'auteur – vêtue de l'habit noir et or du toréador en deuil, avec un crâne en argent dans sa main droite – laisse planer peu de doutes sur ses intentions.

Au fil du récit, les drames se succèdent sous le chaud soleil espagnol, souvent sur le sable de l'arène d'ailleurs, et la fin apocalyptique des protagonistes arrive sans surprise. La saga de cette famille libano-

espagnole baignant dans les larmes et le sang est cependant malaisée à suivre. Par contre, pour qui aime les tragédies grecques et les propos littéraires audacieux, *Mot* saura tenir en haleine jusqu'à la catastrophe finale.

Michèle Bernard

---

**Philippe Arseneault**  
**ZORA**

*UN CONTE CRUEL*

VLB, Montréal, 2013, 487 p.; 29,95 \$

Dans ce premier roman, qui a déjà raflé les honneurs (prix Robert-Cliche 2013, prix Jacques-Brossard 2014), le journaliste Philippe Arseneault (*La Presse*) nous transporte aux confins de la Finlande, en Carélie, entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début de la guerre russo-japonaise. Jamais la mythologie nordique n'aura été à ce point imprégnée de violence, d'humour noir, de scatologie et de grand-guignolesque (ou, comme dirait Arseneault, de « croque-mortesque »).

Bébés couverts de crachats, femmes enchaînées et violées, voyageurs estropiés... Décidément, il ne fait pas bon s'aventurer dans la forêt des « Fredouilles » (nom que donne l'auteur à de vilains farfadets). Mais le comble de l'horreur est atteint à l'auberge de « l'Ours qui pète », tenue par Seppo Petteri Lavanko, « maître tripièr et égorgueur de vierges » autour duquel gravitent les premiers chapitres du

roman. Avec une insistance amusante au début, mais qui finit par lasser, Arseneault énumère les spécialités culinaires de l'aubergiste, de la « purée de cervelle d'écureuil » aux « scrotums de blaireaux bouillis », le tout arrosé de « jus de putois ».

Le fil de l'intrigue, qui se met en place très lentement, concerne Zora, la fille de Seppo. Celle-ci, après une enfance misérable, est recueillie par un vieil alchimiste qui en fait son épouse et la transforme en jeune femme distinguée. Initiée à la sorcellerie, elle décide de défier le maître des Fredouilles, le méchant Glad l'Argus. Pourtant, la légende qui va se former autour de Zora ne concerne pas ses exploits de sorcière, mais un grand chagrin d'amour. Dans un récit morbide à souhait, ce sentimentalisme donne lieu à une romance de carton-pâte. Bien servi par une imagination débridée et une langue truculente, *Zora* est un livre enlevant même s'il comporte son lot de maladresses. On se demande par exemple pourquoi l'auteur a décidé de faire parler les animaux au bout de 400 pages.

Patrick Bergeron

---

**Geneviève Damas**  
**LES BONNES MANIÈRES**

Septentrion, Québec, 2014, 120 p.; 17,95 \$

Après le roman *Si tu passes la rivière*, prix Rossel 2011 et Prix des cinq continents de la Francophonie 2012, la dramaturge, comédienne et metteuse en scène belge Geneviève Damas publie au Québec un second livre, *Les bonnes manières*, un recueil de nouvelles initialement intitulé *Benny, Samy, Lulu et autres nouvelles* dans sa Belgique natale. Éric Simard, qui dirige la collection « Hamac » de Septentrion, en a acheté les droits et a remanié l'ordre des textes – un nouveau livre ? La question est lancée.

On lira ici douze nouvelles racontant la vie de personnages qu'on pourrait qualifier d'éclopés de la vie, de marginaux tentant de forcer leur destin, de déjouer les plans écrits d'avance pour eux – avec succès ou non, selon les cas de figure. Le recueil propose l'exploration, entre autres, de la thématique de la famille